TEMPERATURE

Du 11 Juin 1901.

Thermomètre de E. A. L. Hatman, Opticien, 56 Rue de Canal, Saints Carondelet et Bienville.

	Fahren heit	Centigrade
7 h. du matin.....	86	30
Midi.....	94	34
3 P. M.....	92	33
6 P. M.....	90	32

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 11 juin — Indications pour la Louisiane — Temps — beau mercredi et jeudi ; vents frais du nord à sud-est.

L'ABEILLE A BUFFALO.

LES LECTEURS DE L'ABEILLE QUI VISITERONT L'EXPOSITION PANAMERICAINE DE BUFFALO, TROUVERONT LE JOURNAL EN VENTE, ENTRE AUTRES ENDROITS, AU BUFFALO "CIRCULATION DU REAU, 908 MAIN STREET.

LE CENTENAIRE

DE L'ACHAT

De la Louisiane.

Voilà un quart de siècle que l'Union Américaine est entrée dans la période véritablement prodigieuse de ses centenaires historiques. Chacun deux rappelle et fait revivre dans nos âmes un des glorieux événements qui ont servi de premières assises au plus merveilleux édifice politique des temps modernes.

Cette incomparable période s'est ouverte triomphalement en 1776, par la Déclaration d'Indépendance pour se clôre brillamment en 1815, par l'expulsion complète, définitive des Anglais du sol américain.

Et que d'événements importants et féconds en résultats glorieux, durant ces trente et quelques années de lutte ! L'élaboration de la Constitution ; l'inauguration de la première Présidence avec Washington ; la victoire d'Yorktown ; la victoire de la Nouvelle-Orléans, le 8 janvier 1815, laquelle clot cette splendide série de hauts faits ! Que de mémorables souvenirs ! Avec quelle fierté les Américains ne doivent-ils pas les célébrer !

Ce n'est pas tout encore. A côté de ces conquêtes qui font le plus grand honneur au patriotisme et à l'intrépidité des Américains sans distinction de climat et de section, il en est une plus digne encore de nos admirations que toutes les autres, à l'exception pourtant de la Déclaration d'Indépendance qui est la source d'où découlent toutes ces gloires; d'abord, parce qu'elle a revêtu un caractère complètement politique et qu'elle n'a pas fait verser une seule goutte de sang humains ; ensuite, parce que d'un trait de plume elle a du jour au lendemain doté la République naissante de territoires d'une étendue immense, d'une extrême fertilité, qui les plaçaient d'emblée au premier rang des grandes puissances terriennes, les mettaient en contact, à l'est et à l'ouest, avec les deux océans Atlantique et Pacifique et étaient sillonnés, du nord au sud, par un fleuve unique au monde par sa vastitude et le nombre de ses affluents navigables.

Nous voulons parler de l'achat de l'ancienne Louisiane à la France, pour la maigre somme de $12,000,000. Cette acquisition est assurément, après la conquête de l'Indépendance, l'événement le plus glorieux, le plus fécond en résultats bienfaisants de notre histoire. C'est de cette transaction opérée si heureusement avec le tout-puissant Napoléon, par le génie diplomatique de Jefferson, en 1803, que datent notre grandeur nationale et les conquêtes pacifiques qui ont suivi, de la Floride, du Texas, de la Californie, du Nouveau Mexique, etc. Il a fallu la plus surprenante combinaison de circonstances heureuses, inespérées, pour rendre possible ce transfert de la Louisiane aux Etats-Unis, qui allait changer la face du monde : la haine profonde de Napoléon pour les Anglais qui cherchaient à prendre au sud, la revanche des défaites qu'ils avaient essuyées au nord ; le souvenir qui datait de la veille de la camaraderie d'armes qui avait uni pendant plusieurs années, la vieille France et la jeune Amérique; la merveilleuse habileté diplomatique de Jefferson et l'amitié personnelle qui unissait les gouvernements des deux pays, pour mener à bien cette difficile affaire.

Impossible de suivre par la pensée avec un peu de sang-froid les progrès accomplis depuis lors par l'Union. Leur spectacle vous donne de véritables éblouissements.

Or, ce glorieux transfert s'est fait ici-même, à la Nouvelle-Orléans, en plein quartier français, près de la cathédrale St. Louis, dans l'édifice appelé jadis Cabildo, qu'occupe notre Cour Suprême, que tout récemment encore, le président McKinley honorait de sa visite.

Il est donc de notre devoir, à nous tous, Louisianais et, surtout, Néo-Orléanais, de célébrer dignement un événement qui tient une si grande place, la première de toutes peut être, dans notre histoire, en égard à la glorieuse influence qu'il devait exercer sur l'avenir de l'Union. Comme le disait fort justement Jefferson à James Monroe, en lui confiant la direction des négociations : "Les destinées de notre République reposent sur le succès de votre mission".

Jamais prévision n'a été plus juste ; jamais prédiction ne s'est plus complètement réalisée. Ses progrès ont même dépassé, nous ne dirons pas toutes les espérances, mais tous les rêves des patriotes américains les plus exaltés.

La célébration du centenaire de l'achat de la Louisiane doit donc revêtir un caractère essentiellement national. Toutes les populations de l'Union l'ont parfaitement compris et le gouvernement général s'est fait un devoir d'y contribuer assez largement.

Il a été résolu d'établir une grande exposition à St Louis, Missouri, en mémoire de cet événement. A la bonne heure St Louis faisait en effet, à cette époque partie de la Louisiane, ce qui donne une idée assez juste de la vastitude du territoire ainsi annexé; mais ce n'était alors qu'un village insignifiant.

Cette cité qui compte, à Dieu ne qu'il est, 585,238 âmes n'en avait alors que 1500 tandis que la Nouvelle-Orléans, fondée depuis plus de 80 ans déjà en 1720, et érigée deux ans après par Bienville, en capitale de la province, comptait déjà près de 20,000 habitants et était devenue un port important.

Il serait donc injuste, en une circonstance aussi solennelle, de reléguer au troisième ou au quatrième rang la Cité du Croissant qui était dès lors et est restée depuis, la métropole du Sud.

Va donc pour l'Exposition de St-Louis—on ne saurait donner trop d'éclat à cette célébration—puisque les fonds sont votés par la ville et par le Congrès ; mais nous espérons bien que la Nouvelle-Orléans saura prendre à ce centenaire la part brillante qui lui revient de droit.

DANS LES PORTS CHINOIS.

De Tien-Tsin on mande au "Standard" que l'activité des Boxeurs continue dans tous les districts non occupés par les troupes étrangères.

Récemment, un missionnaire qui se rendait à Tolouy, sur le grand canal, a dû retourner à Tien-Tsin parce qu'un vif combat avait lieu entre des Boxeurs et des Chinois catholiques.

De Shanghaï, on annonce au "Times" que le directeur général de la compagnie Hamburg-Amerika vient d'acquérir, pour cette compagnie, un terrain considérable à l'entrée même du port de Shanghaï, afin d'y construire des docks et des entrepôts.

A Hong-Kong, la peste prend un caractère grave. Le chiffre de la mortalité quotidienne, depuis quelques jours, dépasse 30.

Depuis le début de l'épidémie, il y a eu 790 décès, dont 4 parmi les Européens.

Le fléau s'étend sur tous les points de la colonie ; l'autorité militaire a dû venir en aide au service médical qui est insuffisant.

LE

BANQUET

—DES—

Universités Américaines.

Je n'ai jamais tant regretté qu'aujourd'hui, écrit M. Maurice Leudet dans un journal de Paris, que le manque de place me forçât de me restreindre. Le banquet des Universités américaines, qui a eu lieu à l'Hôtel Continental, à la veille du "Decoration Day" (le jour où les Américains célèbrent dans leur pays les soldats morts pour l'indépendance du pays), avait réuni un grand nombre de convives sous la présidence de M. John Monroe.

En face de lui était assis l'ambassadeur des Etats-Unis, le général Horace Porter, qui avait à sa droite notre éminent collaborateur M. Gustave Larroumet et le docteur Max Nordau, célèbre par ses écrits littéraires et philosophiques et correspondant à Paris d'un grand journal allemand, la "Gazette de Voss."

Aux côtés de M. Monroe, je remarque MM. Adrien Hébrard, directeur du "Temps;" notre ami et collaborateur Gaston Deschamps; le consul général des Etats-Unis, M. Gowdy; le peintre Chartran, M. Hyde, M. Peixotto, etc.

J'oublie beaucoup de noms que j'aurais voulu citer, mais, je le répète, la place m'est limitée.

Au dessert, quelques toasts éloquents ont été portés. C'est d'abord le général Porter qui s'est levé. En soldat, il précise la portée de la célébration du "Décoration Day" et explique que le soldat qui se bat pour l'indépendance n'a pas de plus beau rêve que la paix.

Après lui, c'est M. Gustave Larroumet qui parle sur les Universités françaises. M. Larroumet orateur n'est pas au-dessous de M. Larroumet écrivain.

Il est, comme un vrai journaliste, clair, net, et son élégante clarté atteint les cimes de la véritable éloquence. Il rend hommage aux Américains qui fréquentent nos Facultés et aussi à celui, M. Hyde, qui a fondé ces conférences françaises de l'Université Harvard, où Gaston Deschamps alla porter dernièrement la bonne parole française pour faire connaître notre littérature et notre théâtre du dix-neuvième siècle.

M. Gaston Deschamps, qui a recueilli dans le nouveau monde un succès presque sans précédent, apporte ensuite ses impressions d'Amérique. Il arrive à peine, et ces impressions sont encore vivaces. Il répond à quelques préjugés qui courent en Europe concernant l'Amérique, appelée ayant tout " le pays des Dollars".

Mais, pour M. Deschamps, les Américains font un excellent usage de leurs dollars, car ils les donnent aux lettres et aux sciences. Aussi célèbre-t-il spirituellement le dollar "idéalisé".

M. Hyde, dont les orateurs ont fait un juste éloge auquel nous nous associons de tout cœur, parce qu'il aime la France et est le protecteur dans son pays des lettres françaises, ne dit que quelques mots, mais quels mots ! Des mots fort bien tournés en l'honneur de la France, qu'il compare à la Grèce, et des conférenciers français qui sont alliés en Amérique.

Le docteur Nordau parle en anglais, aussi élégamment, aussi correctement qu'en allemand, sa langue maternelle, ou en français, sa langue d'adoption. Il nous fait un portrait très fidèle des Universités allemandes, où on travaille en toute liberté d'esprit, où l'étudiant commence à juger par lui-même, en toute indépendance, et où en même temps on reste fidèle aux vieilles traditions de formes du moyen âge.

Les professeurs y sont remarquables de pensée, mais ce sont en général, "de la tête au pied", des "nationalistes" n'ayant rien à envier au chauvin français, anglais ou même américain.

M. Adrien Hébrard qui est du Midi, fait un discours d'un parisianisme tout à fait charmant. Je ne le résumerai pas. Je craindrais de lui enlever de sa saveur. Il faut l'avoir entendu pour en goûter véritablement toutes les grâces : ce fut un des succès de la soirée.

On espérait entendre Coquelin, retour d'Amérique, et Sarah Bernhardt, retour d'Amérique aussi. Au dernier moment, ils se sont excusés. On a entendu à leur place M. Depas, qui a énormément amusé en rappelant leurs voix qui ont retenti dans le monde entier.....

L'allaitement d'un royal rejeton.

La nourrice que M. Guido Baccelli, l'ancien ministre de l'Instruction publique, a trouvée, au cours d'une villégiature en Toscane, pour allaiter le royal rejeton qu'attendait avec tant d'impatience l'Italie, se nomme Madeleine Cuiti.

Veut-on savoir quels seront, à la cour de Rome, les émoluments attribués à Madeleine Cuiti et les avantages attachés à sa situation ?

Elle recevra 150 francs par mois, 10,000 francs à l'apparition de la première dent du nouveau-né; 10,000 francs quand il articulera le premier mot et 10,000 francs lorsqu'il fera son premier pas.

Quand elle aura rempli sa tâche, quand elle sera sur le point de quitter la maison royale, l'heureuse nourrice se verra gratifiée de 20,000 francs et recevra, sa vie durant, une rente mensuelle de 100 francs.

Est-ce assez d'avantages—sans parler de la gloire d'avoir nourri un fils de roi et de l'orgueil d'être un personnage !

Les Elections

—A—

L'ACADÉMIE

FRANÇAISE.

Le télégraphe nous a appris dès la première heure l'élection des deux nouveaux académiciens. Nous croyons intéressant, après avoir, comme nous l'avons fait, publié des notes biographiques sur M. de Vogüé et M. Edmond Rostand, de donner un compte-rendu de la séance des Immortels.

A cette séance étaient présents : MM. Alfred Mézières, Gaston Boissier, Victorien Sardou, duc d'Audiffret-Pasquier, Rousse, Ernest Legouvé, Emile Ollivier, François Coppée, Ludovic Halévy, O. Gréard, comte d'Haussonville, Jules Claretie, Mgr Perraud, vicomte Melchior de Vogüé, de Freycinet, Lavisse, Thureau-Dangin, Brunetière, de Heredia, Henry Houssaye, Jules Lemaître, Anatole France, marquis Costa de Beauregard, Gaston Paris, André Theuriet, Albert Vandal, comte Albert de Mun, Hanotaux, Eugène Guillaume, Henri Lavedan, Paul Deschanel, Paul Hervieu, Emile Faguet, Berthelot.

Etaient absents : MM. Sully-Prudhomme et Albert Sorel, malades ; Pierre Loti, actuellement en Chine, et Paul Bourget, à Florence.

Les votants étant au nombre de 34, la majorité nécessaire pour l'une et l'autre élection était donc de 18 voix.

On procède à l'élection pour l'attribution du premier siège vacant : celui de M. le duc de Broglie.

Au premier tour de scrutin, M. le marquis de Vogüé, seul candidat, réunit 24 voix contre 10 bulletins blancs. Il est, en conséquence, proclamé membre de l'Académie française.

L'Académie a procédé ensuite à l'élection pour le remplacement de M. Henri de Bornier. La lutte, sur ce fauteuil, a été des plus chaudes et peu s'en est fallu que le résultat des divers scrutins ne donnât raison à ceux qui, après pointage, affirmaient qu'aucun des candidats ne réunirait la majorité nécessaire et que l'élection serait vraisemblablement renvoyée à une date ultérieure.

Le départ de M. Paul Deschanel pour la Chambre des députés, après le quatrième tour de scrutin, a abaissé la majorité nécessaire de 18 voix à 17, et cette majorité, après deux autres tours de scutin, a pu être atteinte.

Les six votes de l'Académie française se sont répartis de la façon suivante :

M. Stéphen Liégeard, 1er tour 7 ; 2e tour 4 ; 3e tour 2 ; 4e tour 2 ; 5 tour 1 ; 6e tour 0.

M. Masson, 1er tour 13 ; 2e tour 15 ; 3e tour 15 ; 4e tour 15 ; 5e tour 14 ; 6e tour 14.

M. Rostand, 1er tour 13 ; 2e tour 13 ; 3e tour 16 ; 4e tour 15 ; 5e tour 16 ; 6e tour 17.

Bulletins blancs, 1er tour 2 ; 2e tour 1 ; 3e tour 1 ; 4e tour 2 ; 5e tour 2 ; 6e tour 2.

Total—1er tour 34 ; 2e tour 34 ; 3e tour 34 ; 4e tour 34 ; 5e tour 33 ; 6e tour 33.

M. Edmond Rostand, ayant enfin réuni la majorité au sixième tour de scrutin, a été proclamé membre de l'Académie française.

Il n'est pas sans intérêt—quelque ou peut-être justement parce que le scrutin fut secret—de rechercher comment l'Académie s'est divisée dans les différents tours de scrutin. Il serait trop long, et peut-être impossible, de les étudier tous un à un ; mais nous pouvons donner, avec la presque certitude d'être infaillis, le premier et le sixième tour de scrutin sur le nom de M. Rostand.

Au premier tour M. Rostand a eu les votes de MM. Legouvé, Emile Olivier, Gaston Boissier, François Coppée, Ludovic Halévy, O. Gréard, comte d'Haussonville, Jules Claretie, Henry Houssaye, Gaston Paris, Paul Hervieu, Emile Faguet.

Au sixième tour, les noms de MM. Victorien Sardou, de Freycinet, Jules Lemaître, André Theuriet, Albert Vandal étaient venus s'ajouter aux noms précédents, ayant assuré successivement l'équilibre et la progression des voix de M. Rostand et finalement son succès.

Quant à M. Masson, les quatorze voix qu'il a réunies au sixième tour sont les suivantes : MM. Mézières, duc d'Audiffret-Pasquier, Rousse, E. M. de Vogüé, Lavisse, Thureau-Dangin, de Heredia, Anatole France, Costa de Beauregard, comte de Mun, Hanotaux, Guillaume, Lavedan, Berthelot.

Les deux bulletins blancs ont été déposés par le cardinal Perraud et M. Brunetière.

Les voix qui se sont comptées au premier tour de scrutin sur le nom de M. Stéphen Liégeard sont celles de MM. Alfred Mézières, de Heredia, Paul Deschanel, le duc d'Audiffret-Pasquier, le comte de Mun, Rousse et Mgr Perraud.

Le lauréat de "l'Aiglon" sera le plus jeune des membres de l'Académie française. Il n'a que trente-sept ans, et n'est vraisemblablement son âge qui a fait hésiter pendant cinq tours de scrutin l'illustre Compagnie.

On sait que M. Eugène Rostand, père du nouvel élu, est, depuis trois ans, membre de l'Académie des sciences morales et politiques.

L'eau constitue trois quarts du système.

Ci ces trois quarts sont en bon état—bien !

L'eau d'Abita protege contre tous les dangers.

AMUSEMENTS.

WEST END.

Délicieuse température, délicieuse musique, tout est délicieux à ce lieu devenu populaire depuis bien des années déjà, et resté tel cette année. Comment et où mieux passer ses soirées que sur les bords d'un grand lac qui vous apporte ses rafraîchissantes, ses tonifiantes brises, à écouter un concert brillant qui vous est donné sans bourse délier ?

La foule, nous le constatons avec plaisir, met à profit cette bonne aubaine et se rend nombreuse chaque soir là où la sollicitent tant et de si puissants attraits.

Hier soir, Brooks et ses musiciens ont régalé leurs auditeurs d'une musique vraiment charmante, et, entre temps, les acrobates et les artistes de vaudeville ont fort amusé le public.

PARC ATHLETIQUE.

"Beggar Student", l'opéra comique qui tient l'affiche au Parc Athlétique depuis dimanche dernier, a fait les frais de la soirée d'hier. Les artistes de la compagnie lyrique métropolitaine s'y sont fait chaleureusement applaudir.

Mme Belle Thorne fait une Laura excellente. Elle donne à ce rôle un cachet personnel qui n'a rien pour déplaire au public. Sa voix fraîche, souple et admirablement disciplinée lui permet de tirer du rôle qui lui est confié, des effets que le public accueille par des marques d'approbation sans cesse renouvelées.

Au dernier acte, Mlle Elvia Croix a obtenu bier soir un véritable succès d'enthousiasme, tant elle a mis de l'expression dans le solo qu'elle y a chanté.

MM. Charles Swickard, Chas O. Barrett, Herman West, Jas McDonald sont des artistes consciencieux auxquels le public fait fêtes dès qu'ils paraissent en scène.

L'ABEILLE

—DE LA—

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE:

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris :

$12 ...Un an | $6.....6 mois | $3.....3 mois.

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris :

$15.15...Un an | $7.55...6 mois | $3.80...3 mois.

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris :

$2.00...Un an | $1.50...6 mois | $1.00...4 mois.

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger

4.05...Un an | $2.05...6 mois | $1.35...4 mois.

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont leur droit. Les personnes qui veulent s'y abonner n'ont s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

NAVIGATION FLUVIALE.

Départs de bateaux à vapeur

MERCREDI, 12 JUIN 1901

Old Landing—NEW DAMELIA, à 9 a m
Mandeville—LAWRENCE, à 5 p m
Rue de Sauve—GROYER OLIVER LADILLE
Haut de Sauve—MABEL COMEAUX, à 12 m
Rivière Rouge—GEM, à 3 p m
Rivières Ouachita et Black—OUACHITA, à 5 p m

JEUDI, 13 JUIN 1901.

Mandeville—LAWRENCE, à 5 p m
Madisonville—NEW DAMELIA, à 4 p m
Bayou Lafourche—LAFOURCHE, à 5 p m
Bayou Sara—ST-JAMES, à 5 p m

Feuilleton

—DE—

L'Abeille de la N. O.

No 19 Commencé le 21 mai 1901

Victimes de Paris

Par Ernest Daudet.

SECONDE PARTIE.

V

Suite.

—Vous voyez bien que M. Flamarin tient parole, s'écria Ninette d'un accent de confiance et d'enthousiasme.

—Bablle-toi et vas-y, Jérôme, lui dit sa femme, il ne faut pas te faire attendre.

Il se hâtait et partit un quart d'heure plus tard pour se rendre au ministère. Quand il revint, ses vœux étaient réalisés. Reçu par M. le directeur, un monsieur très bien, empli de bienveillance, il avait appris que, par ordre du ministre, il était à la caisse du ministère comme garçon de bureau, un poste de confiance, payé d'un traitement de dix-huit cents francs. Il devait entrer en fonctions à partir du 1er janvier et comme on était alors à la mi-décembre, il avait quinze jours pour s'y préparer.

—Il me semble que je rêve ! soupirait Estelle en écoutant son mari.

Mais elle ne rêvait pas. C'était bien une réalité que cette brusque cessation de leurs dures épreuves, cette entrée dans une nouvelle existence où l'on aurait assez de bien-être et de repos pour attendre sans impatience que les études musicales de Ninette fussent terminées.

—Voilà le cas de le dire : après la pluie le beau temps, observa gaiement Villeroy.

Quoique au dehors le temps fût gris et maussade, il y eut beaucoup de soleil dans la maison durant cette journée et beaucoup de joie aussi dans les cœurs et dans les yeux.

Le hasard voulut que Ninette n'eût pas de cours ce jour-là. Elle n'eût donc pas à quitter ses parents et put causer avec eux des dispositions qu'il convenait de prendre en vue de ces importants changements. Elle voulut les annoncer aux amis d'Annecy. Les Guionnet non plus ne furent pas oubliés. Un petit bleu leur apporta la nouvelle.

Les existences simples ne se métamorphosent pas sans être profondément troublées. Les Villeroy allaient vivre à nouveau des journées d'agitation et de fièvre.

Ils se décidèrent tout d'abord à changer de domicile.

Dans leur petite maison du boulevard Poissonnière, ils eussent été trop loin du quai d'Orsay et le père aurait en chaque matin un trop long trajet à parcourir pour se rendre à son bureau.

D'autre part, à cause de Ninette, il convenait de ne pas s'éloigner du Conservatoire.

Il fallait donc trouver un logement à égale distance de son école et du ministère.

Autant dire qu'il fallait le chercher au centre de Paris.

Ce fut Mme Guionnet qui le découvrit dans la rue Sainte-Anne, à proximité de la rue de Rivoli, quatre pièces au cinquième étage.

C'était haut pour des gens de province, accoutumés à la libre existence d'un faubourg de petite ville où l'on vit tout autant en plein air qu'entre les murs de sa maison et qui avaient en la France, en arrivant à Paris, de trouver un rez-de-chaussée et un jardinet.

Toutefois, cet inconvénient était compensé par certains avantages : la bonne mine de l'immeuble, sa tenue décente, l'élégance relative du quartier, la facilité des communications et la modicité du prix du loyer.

On se décida donc pour la rue Sainte-Anne.

Mais, quand il fallut s'y installer, on s'avisa que le pauvre mobilier apporté de Savoie y ferait bien piètre figure. Non seulement il avait besoin d'être réparé, mais aussi d'être complété, ce qui exigeait quelques achats.

Lorsque au montant de ces achats nécessaires on eut ajouté la dépense du déménagement, les indispensables frais d'une installation nouvelle, le total des dettes contractées depuis dix-huit mois et qu'il fallait payer en quittant le quartier, on se trouva en présence d'une somme à débourser qui n'eût été qu'une misère pour des gens à leur aise mais qui, pour les Villeroy, représentait beaucoup plus d'argent comptant qu'ils n'en possédaient.

Depuis longtemps ils étaient à bout de ressources et ne vivaient que d'expédients, si bien qu'au moment même où Villeroy obtenait enfin une place, il était contraint de se demander comment il ferait subsister sa famille en attendant que le premier mois de ses appointements lui fût compté.

Il n'avait à toucher jusque-là que la mensualité de la ville, et quand cette petite somme arrivait, l'emploi en était toujours déterminé d'avance ; et elle se fondait en quelques jours dans les mains de la pauvre Estelle, en dépit des miracles d'économie dont elle était coutumière.

Il fallait donc de l'argent ; il en fallait à tout prix.

La nécessité suggéra à Villeroy le moyen de s'en procurer. Il émit ; l'idée d'emprunter sur la maison d'Annecy.

Un emprunt est toujours chose grave pour qui possède peu ou ne possède rien. Mais, on n'empruntera que ce dont on a vraiment besoin, et chaque mois, on mettrait de côté la somme nécessaire au payement des intérêts et à l'amortissement du capital.

Au temps où ils habitaient Annecy, une telle combinaison eût été considérée par ces braves gens comme désastreuse et comme une source de calamités prochaines.

Mais, assurés maintenant d'un revenu normal et régulier jusqu'à la fin des études de Ninette, qui marquerait nécessairement le terme de leur gêne, tout leur semblait facile.

Au nom de ses parents, Ninette écrivit au notaire d'Annecy qui les avait mariés, pour lui faire part de leur désir.

Quand il eut répondu qu'il trouverait aisément la somme dont ils avaient besoin et qu'il n'y fallait que les formalités légales, toujours un peu longues, la bonne Mme Guionnet, constamment prête à obliger ses amis dans la mesure de ses moyens, offrit de leur faire les avances qu'exigeaient le déménagement et l'installation dans le nouveau domicile qu'ils s'étaient choisi.

Grâce à elle, les choses marchèrent rondement.

Le jour même où Villeroy entrait en fonctions, sa famille était installée rue Sainte-Anne.

C'est de là qu'il partit un matin pour aller à son bureau, heureux et fier d'avoir enfin une bonne place.

La semaine suivante, arriva d'Annecy l'argent attendu.

Lorsqu'on eut remboursé Mme Guionnet et payé toutes les dettes, il resta quelques centaines de francs qu'Estelle serra précieusement dans son armoire, comme une ressource destinée à pourvoir aux éventualités futures. Cette ressource semblait alors inépuisable.

Les Villeroy envisageaient l'avenir avec confiance. Le père pourvu d'une bonne place, la fille quasi assurée d'une brillante carrière, c'était tout ce qu'ils pouvaient souhaiter.

Pour la première fois depuis qu'ils habitaient Paris, le soleil dorait leur horizon.

VI

Les Flamarin, eux aussi, prenaient possession de leur nouvelle existence.

Au ministère des affaires étrangères, les employés du matériel, sous la direction de Camille, transformaient les salles du premier étage, solennelles et un peu froides, qui forment l'appartement privé du ministre, en y rangeant les souvenirs de famille transportés d'Annecy par Flamarin quand il était venu résider à Paris.

Tandis que dans la maison qu'elle allait quitter Mme Flamarin, étouffant ses soupirs et ses larmes, veillait à la mise sous cloche des objets qu'elle y laissait et dressait l'inventaire de ceux qu'elle envoyait au quai d'Orsay, son mari s'initiait à ses hautes fonctions, recevait son personnel, les membres du corps diplomatique, prenait connaissance des dépêches concernant les affaires en cours que lui avait léguées son prédécesseur.

Déjà, difficultés et soucis se multipliaient autour de lui, en raison des questions qui surgissaient à toute heure et qu'il était tenu de résoudre.

A peine au pouvoir, il se s'appartenait plus.

Sa femme et sa fille ne le voyaient à peine qu'aux heures des repas. La dernière bouchée avalée, il les quittait. Le soir, il ne ve-